

## Le Manoir de Moonriver

Jamais je n'avais imaginé retourner dans ce manoir. À mes yeux, la page s'était tournée lorsque ma mère avait décidé qu'elle ne voulait plus que je passe mes étés dans la maison de mes grands-parents. Je n'avais pas vraiment compris sa décision, mais je l'avais acceptée sans trop protester, non pas parce que je n'aimais pas y aller – bien au contraire, j'adorais explorer les lieux – mais plutôt parce que ce que disait maman, c'était parole d'évangile. Il était inconcevable pour moi, bête et disciplinée, de remettre en question les décisions de ma mère. Cela avait attristé mes grands-parents, sans grande surprise, mais ils avaient rapidement décidé de s'acheter un petit appartement en ville, non loin de chez nous, afin que l'on puisse tous passer du temps ensemble. C'était ainsi que le Manoir de Moonriver, imposante bâtisse qui passait de génération en génération depuis le 17<sup>ème</sup> siècle, avait perdu ses habitants et, par conséquent, ses signes de vie. Si mes grands-parents avaient tenu à conserver la propriété, ils ne s'y rendaient plus et se contentaient d'envoyer des jardiniers et des spécialistes pour éviter que tout ne tombe en ruines.

Les années passèrent, je grandis, et mes grands-parents vieillirent puis finirent par s'éteindre. Ma mère, fille unique, hérita du manoir. Contrairement à ses parents, elle ne supportait pas en entendre parler, et je soupçonnais qu'elle trouvait cet héritage plus encombrant et dérangerant qu'autre chose. Elle avait même cessé d'y envoyer qui que ce soit pour s'assurer de l'entretien.

Elle avait bien essayé de tout vendre, mais elle avait fini par se raviser du jour au lendemain. Encore une fois, je n'avais pas compris la raison, et du haut de mes seize ans, un peu plus vaillante qu'auparavant, je lui avais demandé pourquoi ce changement d'avis. Elle n'avait pas voulu me répondre clairement et avait juste répondu dans un marmonnement : « tes grands-parents y tenaient beaucoup, et cette maison existe depuis si longtemps. Qui sait ce qui pourrait me retomber dessus s'il arrivait quelque chose ! », puis elle avait tourné la tête pour signifier que la discussion était close. Je ne reposai plus aucune question, malgré la curiosité qui me dévorait.

Petit à petit, le temps faisant, les pensées de manoirs et d'inconnu avaient laissé place à des pensées d'emplois et de salaires. Je me jetai corps et âme dans le travail, et le hasard fit que je me finis par devenir agent immobilier. Peut-être que, tout compte fait, j'étais destinée à ne réfléchir qu'à de vieilles bicoques, m'étais-je fait comme réflexion une

fois, alors que je rangeais des feuilles volantes dans un dossier que je venais de clôturer. Ce fut alors qu'une idée m'était venue : ce manoir dont ma mère s'entêtait à ignorer l'existence, peut-être pouvais-je m'y rendre et l'examiner, non à travers la vision de la petite fille que j'étais autrefois, mais cette fois-ci du point de vue de la femme formée à vendre des biens immobiliers que j'étais devenue ?

Lorsque j'avais fait part de mon idée à ma mère, elle avait refusé en bloc. Je savais à quel point elle était bornée, donc je ne trouvai pas cela nécessaire d'insister. Mais à ma grande surprise, quelques jours à peine suivant notre conversation, elle m'avait téléphoné et m'avait donné l'autorisation d'y aller. Je me rendais là-bas en tant que professionnelle, et non en tant que fille, aussi avais-je préféré avoir son feu vert.

Et c'est ainsi que je m'étais retrouvée dans ma voiture, à la carrosserie quelque peu cabossée, en route vers un lieu qui m'était familier et que je n'avais pourtant pas foulé des pieds depuis bien des années. Le manoir se trouvait au bout d'un petit chemin de terre en mauvais état, au beau milieu d'une forêt de conifères.

« Cadre pittoresque et charmant, mais route à refaire totalement », dis-je à voix haute, les yeux balayant les environs. Je roulais depuis une petite cinquantaine de minutes, mais je me savais bientôt arrivée à destination. Mon GPS m'indiquait encore cinq minutes supplémentaires.

Lorsque je parvins enfin au portail du manoir, j'eus un pincement au cœur. Cette maison était bien celle dans laquelle j'avais passé mes vacances d'été, mais elle était dans un état plus que déplorable. Je m'y attendais : après des années de négligence, il était normal qu'elle soit délabrée, mais je devais avouer que la voir ainsi, si différente que dans mes souvenirs nostalgiques, me faisait de la peine.

Je continuai en voiture jusque devant la porte d'entrée et me garai là. En sortant, je saisis les clés du domicile et me dirigeai vers la porte. Le bois était moisi à certains endroits, mais j'avais vu pire. J'avais cependant peur que la serrure, dont la rouille était apparente, ne soit trop abîmée pour que je puisse ouvrir la porte.

Je croisai mentalement les doigts en insérant la clé. Je dus forcer un peu, mais après quelques instants passés à chercher le bon angle et la bonne profondeur, j'entendis un « clic ! » satisfaisant qui m'indiquait que l'exploration pouvait continuer.

Je poussai la porte et immédiatement une odeur de renfermé assaillit mes narines. Je toussotai légèrement mais continuai ma route. Plus vite je terminais cette évaluation, plus vite je pourrais rentrer chez moi. Le bois grinçait et geignait sous mes pieds, comme si l'on venait de le réveiller d'une sieste.

À l'intérieur, tout était sombre : ma mère avait coupé l'électricité et l'eau courante depuis longtemps. Je me dépêchai d'ouvrir les volets – et les fenêtres, pour aérer – puis je commençai mon inspection du rez-de-chaussée.

Tout était comme dans mes souvenirs, à la différence près que le mobilier avait été protégé de la poussière par des draps blancs, cependant cette première visite n'avait pas pour but de l'inventaire, mais de voir l'état de l'intérieur. J'avais vu l'extérieur, envahi par la mousse, le lierre et les lichens, et je voulais me faire une idée de l'étendue des travaux nécessaires avant la mise en vente éventuelle.

Je passai la première partie de l'après-midi à inspecter les pièces du bas. J'avais eu peur que tout ne soit en trop mauvais état, mais il s'était avéré que, malgré l'usure visible causée par les années et le manque d'entretien, ce n'était pas si mal que cela. Il y aurait évidemment de bons travaux à réaliser, mais je m'étais attendu à pire.

Alors que je terminai mon observation, j'entendis du bruit à l'étage, comme si quelque chose courait au-dessus de moi. Des rats ou d'autres animaux avaient sûrement élu domicile du manoir lorsque la présence humaine s'en était allée. Il faudrait donc faire appel à des dératiseurs. Je soupirai puis me dirigeai vers les escaliers.

Je montai doucement et prudemment les marches, ne sachant pas si le bois allait tenir le coup sous mon poids, mais hormis quelques grincements de protestation, rien ne se passa et je pus rejoindre l'étage sans aucun souci.

Encore une fois, j'entendis un bruit, à ma gauche cette fois-ci. Je regardai en direction du son et remarquai une pièce, plongée dans le noir. Bien sûr, je devais à nouveau ouvrir tous les volets et toutes les fenêtres...

Je m'attelai donc à la tâche en commençant cette pièce. Une fois baignée dans la lumière de milieu d'après-midi, la salle se révéla à moi : il s'agissait d'une chambre. De lourds rideaux cernaient la fenêtre que je venais d'ouvrir, et à ma droite se trouvait une chaise. Étonnamment, elle n'était pas recouverte d'un drap blanc, et seule une chemise couleur crème trônait sur le dossier. Gisant sur le siège, cinq ou six lettres semblaient attendre patiemment que quelqu'un daigne les lire. Ou plutôt, les relire, car les enveloppes avaient déjà été ouvertes. Je saisis la première du tas et sortis de l'enveloppe une feuille jaunie, marquée et tâchée par le temps. Avant que je ne puisse la déplier pour lire le contenu, un autre bruit me parvint.

Je sursautai. Ce bruit-là n'était pas normal. Il n'avait pas lieu d'être, car j'étais censée être seule ici. Par conséquent, jamais je n'aurais dû entendre ce son, ce ré dissonant provenant d'un piano désaccordé depuis des années. Je laissai tomber la lettre que je

tenais entre mes mains et me dirigeai d'un pas chancelant vers la pièce adjacente, d'où était sorti la note de musique.

Mon sang ne fit qu'un tour et je blêmis : les volets et la fenêtre étaient ouverts, et les rideaux, plus légers que ceux de la pièce dont je venais de sortir, oscillaient au gré de la brise. Je n'avais pas ouvert ces volets. Je n'avais pas ouvert cette fenêtre. Et j'avais encore moins ouvert le pupitre du piano qui se trouvait au milieu de la salle. Je m'avançai, comme en transe, vers l'instrument de musique. Il était recouvert d'une épaisse couche de poussière qui lui donnait un aspect blafard, presque spectral. Je jetai un coup d'œil vers les touches, qui semblaient toutes crouler sous la poussière. Toutes, sauf une. Une seule touche blanche, entre le do et le mi. Grâce à la lumière, je ne voyais que trop clairement que la couche de poussière avait été enlevée de cette touche. Que quelqu'un avait passé appuyé sur cette touche, retirant ainsi la saleté et produisant le son que j'avais entendu quelques instants plus tôt.

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine, et je sortis de ma torpeur lorsque j'entendis des pas depuis la pièce où j'avais trouvé les lettres. Il fallait que je sorte de là, et immédiatement.

Je me dirigeai aussi silencieusement que possible vers le couloir. Une fois sortie de la salle au piano, je me plaquai contre le mur pour observer la pièce aux lettres. Au début, je ne vis rien. Et puis petit à petit, trait par trait, une silhouette se dessina devant mes yeux. Elle se tenait à côté de la fenêtre et semblait fixer la lettre que j'avais abandonnée plus tôt. Je ne pouvais voir que son profil, mais il s'agissait d'une femme, à en juger par ce qu'elle portait – une robe noire et austère, d'époque, même si je saurais dire quelle époque exactement. Ses cheveux châtain étaient relevés en un chignon roulé et aucune mèche ne dépassait. Elle semblait jeune, peut-être la trentaine, mais il était difficile d'évaluer son âge avec précision de là où j'étais, entre la distance qui nous séparait et son corps, qui s'apparentait plus à de la brume qu'à un organisme en chair.

Elle se pencha et je retins ma respiration, dans l'attente de ce qu'elle allait faire. Elle tendit la main et saisit la lettre au sol. Elle la déplia sans bruit, observant en silence le papier jaunâtre. Je me pressai plus encore contre le mur dans une tentative de percevoir un quelconque mot, poussée par une curiosité sans fin. J'étais redevenue cette enfant candide et intrépide, à la recherche d'aventure, l'enfant que j'étais toujours lorsque j'étais au Manoir de Moonriver.

Je mis mon poids sur mon pied droit afin de me rapprocher au plus, et le plancher, jusqu'alors muet, grogna et signala ma présence. La femme releva la tête et la tourna en

ma direction. Nos yeux se croisèrent, et même si sa figure était en train de disparaître, je vis enfin son visage.

Elle disparut et la lettre qu'elle tenait tomba au sol dans un bruit feutré. Je restai quelques minutes à l'embrasement de la porte, interdite. Enfin, j'avançai vers la fenêtre, les yeux rivés sur le bout de papier. Je le pris dans mes mains et parcourrai le contenu.

Une bonne partie de la lettre était effacée, mais je parvins à déchiffrer les mots « avis », « décès », « soldat », et « fierté ».

Cet après-midi-là, je rentrai chez moi, bouleversée et le cœur lourd.

En voyant la tristesse et la solitude de la femme sans nom d'un soldat sans nom, j'aurais aimé verser avec elle la même larme solitaire que j'avais vu sur son visage, quelques instants avec qu'elle ne disparaisse.

Nombre total de mots : 1984